

Chapitre 18

Double Jeu.

J'ai fini ma revue de presse. On m'avait déjà un peu parlé du Président mais le fait de m'avoir remis ces articles me permet de mieux cerner ce que doivent penser les gens de leur nouveau dirigeant politique. Je me lève pour me dégourdir les jambes. Prends dans le coffre-fort de notre suite mon LeMat dans son étui à baudrier et mon « Bossu » dans son étui souple. Tertullien s'empare de son Lefauchaux qui fait plus que bonne figure dans ce pays. Il le glisse dans l'étui de ceinture souple qui lui permet de le dissimuler sous sa jaquette. Tertullien est plus grand que moi et est très large d'épaules. Lorsque le vêtement flotte parce qu'il n'est pas boutonné, on ne voit pas qu'il est armé. Mais cette disposition est interdite dans ce pays. Une arme se doit d'être visible sous peine d'amende ou de condamnation à de la prison pour son porteur. Nous sortons pour nous rendre à la salle à manger. Le parfum du bacon, des œufs et des muffins me flatte les narines. Il y a de la confiture de rhubarbe et du sirop d'érable pour les pancakes. Les petites saucisses de mouton et de bœuf frissonnent dans le plat qui les maintient au chaud. Le buffet reluit du cuivre de ses cocottes et cassolettes. Dans des théières en argent, le thé de Charleston infuse doucement. Au moment où je m'approche du maître d'hôtel pour lui donner le numéro de notre suite, Hélène se présente à l'entrée de la salle à manger. Je m'approche pour l'accueillir. Elle me tend sa main à baiser et me suit vers notre table en souriant.

- Et Lucie ?

- Je lui ai commandé son *breakfast* dans la suite. Elle est bien confortablement installée. Mais il serait inconcevable qu'elle déjeunât avec nous, vous le comprenez bien. »

Je ne dis rien. Elle n'est pas esclave, je le sais. Mais restons sérieux, même en Guadeloupe où l'esclavage est aboli depuis longtemps maintenant, on imaginerait mal de voir une domestique déjeuner avec ses maîtres. À part les précepteurs ou préceptrices dans certains cas, les employés de maisons ne prennent pas leurs repas avec la famille. Quant à partager ses repas avec des gens « de couleur » en Guadeloupe, on n'en est pas encore là, malheureusement. Il faudra que les choses évoluent, mais j'ai du mal à imaginer combien de temps il faudra à notre monde pour faire disparaître les préjugés raciaux.

Nous prenons un copieux « *breakfast* ». Hélène m'a rappelé que les États-Uniens ont tendance à maltraiter le déjeuner comme le font les Anglais. Ce n'est que dans les familles de culture française que le repas de midi est resté un vrai déjeuner et n'est pas devenu un *lunch* rapidement expédié. Une fois rassasiés, je signe la fiche de restaurant au nom de notre suite et nous remontons nous rafraîchir. On trouve dans ce pays une poudre dentifrice parfumée à la menthe alors que je dois dire que, chez nous, nous en sommes encore à la poudre de rafe séchée. Cela fait les dents lisses et les conserve en bon état, mais c'est fort amer.

La Bonne Lucie est prête à nous suivre pour notre rendez-vous à la résidence du Gouverneur de Caroline du Sud. Elle s'est faite belle avec ses plus beaux atours guadeloupéens et ses beaux bijoux en or. Son foulard en toile de coton de l'Inde resplendit des nuances oranges jaune et jaunes de ses carreaux réguliers rehaussés d'un filet de jaune. Les tisseurs anglais qui exploitent le coton de l'Inde utilisent un procédé particulier qui fait que le tissu gaufre naturellement et a de ce fait beaucoup de tenue. Il porte le nom de la ville où il est tissé, en Inde : Madras. La mode de ce tissu est arrivée en Guadeloupe il y a une dizaine d'années avec l'afflux de travailleurs tamouls venus remplacer les esclaves dans les plantations d'où ils sont partis. Ces gens sont arrivés avec des coupons de cette toile de coton qui ont tout de suite plus aux Nègres qui ont une peau aussi sombre que celle des Tamouls et sur laquelle les couleurs vives du Madras ont des effets particulièrement esthétiques.

Avec leur sens artistique aigu et leur absence de préjugés culturels, les femmes noires ont entrepris de tirer parti de ce produit de très bonne qualité. Mais il a donc fallu en

importer. MM. les marchands, pressant des perspectives de profit, se sont mis en cheville avec leurs collègues des comptoirs français de l'Inde et ont importé du Madras en quantité. Et si les femmes venues d'Afrique ont profité de ces importations nouvelles, les femmes tamoules ont été fort heureuses de voir arriver régulièrement des cargaisons de leur tissu bien-aimé. Mais il a ensuite fallu établir une mercuriale sur les prix pour éviter la spéculation.

Avec son port de Reine, c'est donc la Bonne Lucie qui descend le grand escalier devant nous pour nous ouvrir la route. Le personnel de l'hôtel a déserté le hall pour nous laisser passer et se tient aux portes qui entourent le sol au parquet d'hickory ciré. Nous traversons le hall sous les regards intrigués de ces gens qui n'ont sans doute jamais rencontré d'esclave aussi « affranchie » !

Nous sommes sur le perron quand un chasseur de l'hôtel s'approche. Il m'invite à le suivre tandis que mes compagnons m'emboîtent le pas. À droite, au pied de l'escalier à deux volutes, une voiture nous attend. Encore une berline fermée avec, sur la banquette, le cocher – un blanc – et un policier en civil armé d'un *coach gun* et portant chapeau melon. Un autre policier en civil nous ouvre la portière et se juche sur le marchepied le revolver au poing. C'est alors que je m'aperçois que de l'autre côté il y a aussi un policier sur le marchepied, l'arme sortie.

Nous sommes vraiment tout près de la Résidence de ville du gouverneur. Nous aurions tout aussi bien fait le trajet à pied. Mais il semble que les gens d'ici craignent pour notre vie. Après moins de cinq minutes de course les chevaux font résonner un sol pavé de dalles épaisses. Nous sommes entrés dans la cour de l'hôtel particulier de la Résidence et une fois la voiture arrêtée, le policier qui gardait la porte gauche nous fait descendre.

Nous montons les quelques marches du perron, toujours suivis par la Bonne Lucie. Un maître d'hôtel vient nous prendre en compte pour nous conduire au Gouverneur tandis qu'une femme noire s'approche aimablement de Lucie. Le secrétaire nous annonce au Gouverneur qui nous fait entrer dans son bureau. Il salue aimablement Hélène.

- Je suis ravi de vous revoir, Hélène. Vous ressemblez de plus en plus à Madame votre Mère. Je vous en prie, présentez-moi vos amis. »

Je souris dans mon for intérieur en me disant que même mon oncle et ma tante avec toute leur ouverture d'esprit de voyageurs coloniaux ne manqueraient pas d'être surpris de voir le premier magistrat de l'État de Caroline du Sud donner préséance à une jeune femme plutôt qu'au fonctionnaire étranger que le Président va recevoir en audience.

- Monsieur le Gouverneur, je ne suis que l'assistante du Baron de Berdeille. Et encore, seulement pour son activité de photographe. »

Le Gouverneur sourit et se tourne vers moi. « Je manque à tous mes devoirs, vous direz-vous. Mais je vous assure que je ne suis pour rien dans cette invitation du Président Davis à vous rencontrer. Ce sont les Toppenot qui ont tout fait. Je ne sais ce que Jeff va vous demander parce que je pense que les fils du télégraphe ont dû chauffer entre Charleston et Montgomery et qu'à l'un des deux bouts il y avait Aldebert et son épouse Élisabeth, résolue et courageuse. Je vous souhaite donc bienvenue à Columbia, mais j'ai ouï dire que vous avez rencontré quelques contrariétés lors d'une escale ? »

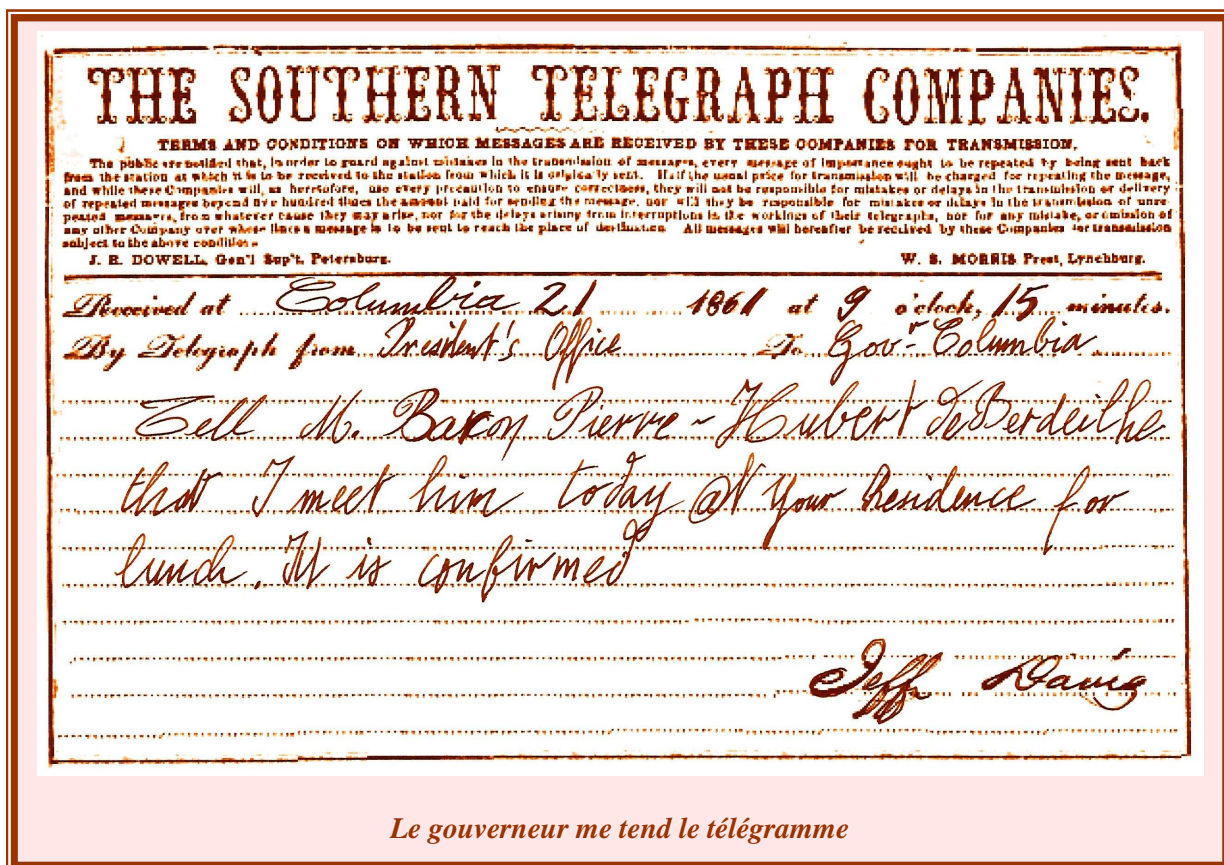
Je fais un récit concis mais complet de la fusillade de la gare et je termine en expliquant que nous nous arrêterons au retour pour faire notre déposition au marshal. Et puisque j'ai commencé à parler, je nous présente Tertullien et moi. Le gouverneur nous questionne et nous avoue qu'il est regrettable à ses yeux que les événements imminents troublent l'avenir parce qu'il aurait bien besoin au gouvernement de l'État de gens instruits dans notre partie pour participer à l'amélioration des voies de communication.

- Hélas, je ne pense pas que le Président vous mette à contribution dans ce domaine. »

Nous en sommes là de la conversation quand on frappe à la porte. Un domestique noir en livrée porte un plateau en argent avec dessus, plié, un télégramme.

- Cela vous concerne, Monsieur le Baron. C'est de Jeff Davis. Il vous confirme qu'il vous verra à la résidence pour le déjeuner. »

Le Gouverneur me tend le télégramme. Manifestement, le préposé a eu des soucis avec sa plume de fer qui a gratté pour la signature...



- Je pensais qu'il y aurait une entrevue officielle, une audience, comme on dit chez nous.

- C'est le bruit qui a couru ; qu'on a fait courir. Et nous avons même préparé la salle car il y aura bien une audience, mais seulement des élus du Capitole de l'État. Ainsi, si des gens pensent que vous serez reçus en audience à ce moment-là ils en seront pour leurs frais s'ils veulent vous atteindre à la sortie. Tout ce dont le Président doit vous entretenir sera dit entre vous trois avant le déjeuner. Il n'y en a pas pour longtemps à ce qu'il m'a dit. Mais c'est crucial à ses yeux.

En attendant son arrivée qui ne devrait plus tarder, nous allons nous asseoir dans l'antichambre de la salle à manger pour parler un peu de l'Europe. »

Le Gouverneur est un homme charmant et très cultivé. Bien que plutôt orienté vers l'Angleterre, il connaît Paris et Bordeaux où il a eu l'occasion de se rendre plusieurs fois. Il me fait grand compliment de la régularité de nos trains, toutes compagnies confondues. Amateur de théâtre, il aime beaucoup Londres mais c'est à Paris qu'il préfère se rendre à l'opéra. Au cours de la conversation à laquelle Hélène participe pleinement, je comprends que les Toppenot et lui sont liés d'amitié et que selon toute vraisemblance tout ce petit monde connaît bien Jefferson Davis. Je n'en suis que plus méfiant sur ce que va me demander le nouveau président.

La cour résonne soudain du bruit des sabots d'un certain nombre de chevaux puis de celui des cerclages de fer de roues d'une voiture assez lourde crissant sur les dalles. Bruits de claquements de portes. Des bruits de pas nombreux dans l'escalier. Mon cœur commence à battre la chamade. Tertullien croise mon regard et le sien est apaisant. Des claquements de talons. Je pense que l'escorte militaire est constituée de quelques-uns de ces rares militaires

de métier que l'on trouve en Amérique du nord, que ce soit dans l'Union ou la Confédération. À propos de militaires, je suis surpris de voir que notre Gouverneur au lieu d'être en civil est sanglé dans un uniforme sombre sans étoiles ni galons mais avec des boutons qui sentent le militaire à plein nez.



*Le gouverneur Francis W. Pickens
Un homme affable à l'air soucieux*

J'ai entendu parler de lui comme d'un juriste affable, on me l'avait décrit comme un homme replet et plutôt placide. Pourtant, s'il a un visage qui peut se détendre, il me semble plutôt soucieux, en fait.

J'ai donc appris de lui qu'il est né en Caroline du Sud, dans le comté de Colleton ou Colletown. Il est d'une famille de politiciens. Son père a lui-même été gouverneur, son grand-père était général pendant la guerre d'indépendance puis a été membre du Congrès. Il était donc naturel que Francis Wilkinson Pickens « fît son droit ». Il a d'abord étudié au Collège Franklin puis au Collège de Caroline du Sud pour continuer en étudiant le droit. Il est admis au barreau de Caroline du Sud en 1828. Cette année-là, son père fait bâtir à son intention la plantation d'Edgewood, une véritable gentilhommière sise dans la ville d'Edgefield. Toujours en Caroline du Sud.

Francis Pickens est membre du parti démocrate et a été député à la chambre des représentants de la Caroline du Sud de 1832 à 1834. Pendant son mandat il a été un fervent soutien du concept de « nullité » aux termes duquel un État ne peut être forcé à obéir à une loi fédérale et est donc fondé à la frapper de nullité. Cette idée qui veut que les droits d'un État priment sur la loi fédérale a été avancée et soutenue par John C. Calhoun, l'un des politiciens les plus expérimentés et les plus influents du pays. Il a été dans une certaine mesure un

précurseur de la crise actuelle qui survient trente ans après que Francis Pickens eut repris pour la première fois ce concept de primauté des États sur le pouvoir fédéral.

À la fin de son mandat au parlement de Caroline du Sud, Pickens a été élu représentant de la Caroline du Sud au Congrès fédéral de 1834 à 1843. Peu après il est revenu à la politique locale comme sénateur. Par deux fois, des présidents des États-Unis l'ont pressenti pour être ambassadeur d'abord en Angleterre, ensuite en France mais il refusé ces deux affectations.

La seule chose qui a pu le faire changer d'avis à propos de la politique étrangère, cela a été le fait qu'il soit tombé amoureux. Au cours de l'été 1856, il a fait la connaissance de M^{lle} Lucy Holcombe. Mais celle-ci a refusé de l'épouser tant qu'il n'eut pas accepté un poste d'ambassadeur. C'est la Russie qui lui échut. C'était la vie dont Lucy rêvait. Elle s'est épanouie comme une Belle du Sud se mêlant à la cour et à la noblesse russes. Pickens est resté ambassadeur à Moscou et Pétersbourg de 1858 à l'année dernière, date à laquelle les électeurs de l'État l'ont élu Gouverneur à bulletin secret.

Le ménage Pickens est donc rentré précipitamment l'été dernier pour prendre le poste au moment où la guerre va se déclencher. Tout juste six jours après son élection, la Caroline du Sud fait sécession. Et entraîné dans l'action, c'est Pickens qui a donné son aval à la première action militaire, les tirs sur la *Star of the West* dont j'ai parlé plus haut. Ce matin, le voici en uniforme sans galons. Alors qu'à la différence de Davis, il n'a jamais été militaire. Curieux.

D'après ce que m'a raconté Hélène, si Aldebert et Francis s'entendent fort bien pour avoir fait leur scolarité ensemble et parce qu'Aldebert surveille un peu l'exploitation de la plantation d'Edgewood, Elisabeth Toppenot trouve Lucy assez superficielle et inconséquente.

Élisabeth ne jure que par Frederika Bremer pour laquelle elle nourrit une grande admiration et amitié. Elle a fait sa connaissance lors des voyages de la féministe suédoise aux États-Unis de 1849 à 1851. Elle l'a accueillie à Charleston et c'est en partie là que la femme de lettres et politique scandinave a forgé sa déception à propos de l'Amérique des droits de l'homme. Et la famille Toppenot, bien que propriétaire d'esclaves, partage largement les conclusions de la grande dame suédoise.

Un domestique noir en livrée entre par la porte de service et glisse un mot à l'oreille du Gouverneur.

- Je vous demande pardon, il faut que j'aille accueillir le Président, sa voiture ne va pas tarder. Si vous le souhaitez, accompagnez-moi.

Nous nous retrouvons au bas des marches du perron qui conduit à la galerie. Dans un angle de la cour, une berline noire a amené une équipe de gardes du corps en civil et en armes. Nous venons de nous installer protocolairement devant l'endroit où le Président va descendre quand sa voiture entre dans la cour et amorce un élégant arc de cercle en ralentissant. Deux noirs en livrée referment le portail. La voiture s'arrête et le cocher « serre la mécanique ». Pendant ce temps, les deux convoyeurs debout sur le palier arrière de la voiture descendent promptement pour se porter aux deux portes, l'arme à la main. Je vois opérer le garde qui va ouvrir la porte de droite de la voiture. D'un coup d'œil circulaire rapide mais aigu le policier s'assure de l'absence de toute menace et ouvre la portière. Le Président se dresse de toute sa haute taille dans l'encadrement. Il descend les trois marches du marche-pied en adressant un large sourire au gouverneur qu'il salue aimablement.

- Mon cher Francis, je suis heureux de votre accueil. » Le voici pied à terre. Il continue : « Si vous me le permettez... » Il prend la main de Lucy qu'il baise de façon peu protocolaire à mes yeux. Mais j'apprendrai plus tard que les États-Uniens font volontiers le baisemain à l'extérieur. Ces saluts adressés à ses hôtes, le Président se tourne vers nous.

- Je connais déjà Hélène Toppenot. Ma chère Hélène, vous êtes magnifique. Je ne vais plus oser vous appeler « *Dancing Puppet* ». Il lui prend la main entre les deux siennes.

- Et maintenant, je vous appellerai Monsieur le Président et non plus « *Unca Jeff* ».
- Toujours aussi prompte à la réplique. Gardez votre vivacité, elle fait votre charme. »

Il se tourne vers Tertullien et moi-même. Le Gouverneur me présente : « Voici donc le Baron de Berdeilhe que nous ont signalé Aldebert Toppenot et Toutant de Beauregard. Poussé par le protocole militaire, je me mets au garde-à-vous et me présente.

- Pierre-Hubert de Berdeilhe, géomètre de l'Empire français en disponibilité. »

Le Président me demande quelques explications sur cette position de disponibilité qui n'existe pas dans la fonction publique américaine. Je lui présente Tertullien comme mon associé. Il nous remercie tous les deux de notre ouvrage au profit de la Caroline du Sud depuis notre arrivée.

- Jefferson, pardon... Monsieur le Président, si vous le voulez bien nous allons passer au salon pour prendre quelque rafraîchissement avant le déjeuner.

- Avec plaisir. Et nous en profiterons pour parler un peu avec nos nouveaux amis, que j'apprenne à les mieux connaître. »

Le maître d'hôtel de la résidence a fait préparer un excellent *mint julep* avec du vrai rhum comme alcool fort. Ici, on le fait souvent au whiskey ou au tafia. Je me demande d'où vient cet excellent rhum blanc. Le breuvage nous est servi dans des mazagrans de porcelaine française de Limoges. Bien qu'un peu grand, ils ressemblent vraiment à des coquetiers. D'où le terme de cocktail, comme on me l'a expliqué à Pointe à Pître.

Après m'avoir questionné sur mon passé militaire dont il a entendu parler, Davis questionne Tertullien sur son histoire personnelle ; avec intérêt plus que par curiosité malsaine. Il est surpris de découvrir les dessous de la société compliquée de Guadeloupe. Lorsque Tertullien lui raconte comment nous nous sommes rencontrés, Davis se tourne vers moi, l'air vraiment surpris. Je ne dis rien mais lui souris comme le faisait le paysan Delrieu lorsqu'il surprenait mon oncle en lui enseignant quelque tour de main secret de son métier agraire.

Revenant à Tertullien, il continue ses questions : « Ainsi, vous avez connu l'abolition de l'esclavage dans votre île. Qu'en pensez-vous ? »

Tertullien qui est assez réservé d'ordinaire se lance alors dans un exposé calme mais dans lequel il met toute son âme. Selon lui, l'abolition s'est faite dans la précipitation de la part de Paris et dans une ambiance de réticence de la part des colons. Il raconte la création des jardins créoles sur les parcelles appartenant au domaine public allouées aux affranchis, prises sur les pentes de mornes comme on appelle aux Antilles les collines boisées, les marrons haineux, les affranchis désarçonnés par leur liberté nouvelle qui voulaient à tout prix rester sur les plantations où on les avait bien traités et ceux qui ne rêvaient que de vengeance. Et le triste sort des « ti blancs » pris entre le marteau de leur ardeur à rester blancs et l'enclume de la pauvreté. Et sa conclusion découle logiquement de son discours : comme l'abolition est inévitable, il vaut mieux la conduire fermement et avec équité et ce ne peut être que le fait du Roi, de l'Empereur ou du Président. Il ne faut pas laisser un tel changement fondamental entre les mains des planteurs ou des colons ou autres affairistes plus soucieux de faire fortune que d'aider à une telle évolution profonde et humaniste.

- Et vous, Monsieur le Baron, qui n'avez connu l'abolition que depuis la France et non depuis les colonies, qu'en pensez-vous ?

- Monsieur le Président, depuis la France, l'abolition était une évidence pour la plupart des gens. Il n'en allait pas de même dans ma famille. Nous avons une tradition coloniale et nous savions qu'il ne faut pas juger à l'emporte-pièce de situations qui ont cours très loin. Toutefois nous considérons comme inadmissible de maintenir des gens en esclavage. Pour les Français, la liberté d'aller et venir dans le pays et ses possessions devrait être la règle absolue. En étudiant les conséquences que l'abolition a eues au moins en Guadeloupe, il me semble qu'elle est inévitable et même souhaitable. Surtout avec la véritable

révolution industrielle qui prend de plus en plus d'ampleur dans les pays d'Europe et ici en Amérique du Nord. En effet, comment concilier les valeurs chrétiennes ou républicaines avec le maintien en captivité d'êtres humains au motif qu'ils sont arrivés d'Afrique après avoir été achetés comme de la marchandise par des commerçants qui se fournissent chez des Rois sauvages qui procèdent par razzia ?

En outre si, comme on peut le craindre, la situation entre la Confédération et l'Union en arrive à la guerre, il faudra s'attendre à ce que vous soyez amenés, vous et votre gouvernement, à enrôler comme soldats des affranchis ou des esclaves. Cela s'est déjà produit du temps de la guerre d'indépendance. Il faudra alors remercier les survivants de ces unités. Il serait, me semble-t-il, judicieux d'instruire la force humaine que représentent ces ouvriers potentiels pour en faire émerger les intelligences et que ces nouveaux citoyens américains contribuent à l'essor de la Confédération. Je suis fort surpris de constater que dans ce pays qui s'est constitué d'hommes qui ont fui les injustices et la misère en Europe on puisse considérer comme normal de laisser des enfants sans instruction au motif qu'ils sont enfants d'esclaves et donc esclaves eux-mêmes. Pardonnez-moi, mais vous m'avez demandé mon avis. »

Le président sourit et regarde le Gouverneur. « On ne saurait vous reprocher de répondre avec sincérité. Mais alors, de quel côté êtes-vous, de celui de la Confédération ou de celui du Président Lincoln ?

- Il me semble que mes actes ont parlé pour moi jusqu'à présent. Mais je suis étranger et il ne me paraît pas opportun de porter jugement sur une faction ou une autre.

- Il m'est revenu que lors de vos chantiers de géomètre notamment pour le dépôt ferroviaire de Charleston, votre cocher, notoirement esclave de la plantation Toppenot, prenait en notes des chiffres et des lettres ce qui tendrait à laisser entendre que soit il a été affranchi, soit que ses maîtres se sont affranchis des règles. » J'hésite avant de répondre mais Hélène prend la parole avec vivacité :

- Vous savez bien, Monsieur le Président ce qu'il en est chez nous. Certains esclaves ont des leçons comme on en dispense dans les écoles. Ma mère et moi-même nous en chargeons. Nous en profitons pour leur enseigner les règles élémentaires de propreté qui évitent de contracter des maladies, on encore la morale religieuse. Nous leur enseignons aussi l'amour de l'Amérique. Le fait de lire et d'écrire les rend plus efficaces dans leurs emplois. Mère est inflexible sur ce sujet. Ce qui ne nous empêche pas de soutenir la Sécession de tout notre cœur, mais il est parfois difficile de faire comprendre à nos esclaves à qui nous prêchons l'amour de l'Amérique qu'ils risquent de devoir faire la guerre contre d'autres Américains.

- Il n'y a hélas pas que vos esclaves qui pensent ainsi. Je ne suis pas aussi certain que cela du soutien de votre frère André, par exemple. Il faut dire qu'il a toujours été un peu étrange. Je comprends assez mal son désir de rejoindre l'académie militaire de West Point et sa fascination pour les tribus séminoles. Enfin il faut bien que jeunesse se passe.

Maintenant que j'ai ouï toutes ces professions de foi, je voudrais aborder avec nos deux amis français la question qui a fait que je demande à les rencontrer. Je sais que lors d'un voyage en train, vous avez eu l'occasion de faire le coup de feu aux côtés d'un agent de la société d'Allan Pinkerton.

- Effectivement. Il servait de police privée pour la compagnie de chemin de fer dans le train de laquelle nous voyagions.

- Il ne le fera plus, en tout cas en Caroline du Sud. J'ai pris la décision de faire expulser, avec les formes je vous rassure, tous les agents de la société Pinkerton. Ils ont eu latitude de quitter le territoire de la Confédération des États d'Amérique avec leurs archives et leurs dossiers. J'ai pris cette décision à cause d'une affaire récente.

L'immigrant écossais Allan Pinkerton, redoutable enquêteur plein de jugeote qui a fondé la première agence économiquement viable de détectives privés aux États-unis et qui a tiré quelques confortables revenus de la résolution d'affaires criminelles, travaillait sur une affaire criminelle à Baltimore en février dernier lorsqu'il a annoncé avoir mis à jour

fortuitement un complot visant à assassiner le président élu Abraham Lincoln. Pinkerton a rendu compte du complot à Lincoln qui a changé d'itinéraire et échappé à la menace ; à supposer que cette menace ait été réelle.

Impressionnés par les capacités de Pinkerton en matière de collecte du renseignement et interpellés par sa réputation de limier, Lincoln et le général George B. McClellan ont tenu une série de réunions de travail avec le détective. L'Écossais expatrié les a persuadés qu'il est capable de créer et de faire fonctionner un service d'espionnage, en infiltrant des agents dans l'armée et le gouvernement confédérés pour y recueillir du renseignement et y semer la désinformation. Pinkerton a nommé son réseau d'espions le Service Secret. Il semblerait que Lincoln se soit laissé convaincre.

Mais cette histoire du prétendu complot de Baltimore fait du bruit dans la presse. D'abord parce que d'après ce que je sais, les autorités de la ville n'auraient jamais laissé se perpétrer l'attentat, ensuite parce que les journaux satiriques en font leur gorges chaudes et Lincoln veut maintenant à tout prix faire croire à son opinion publique que le menace était réelle et qu'elle venait de nos rangs. Ce qui est complètement faux. S'il y a eu effectivement complot, ce ne peut être que le fait de certains excités de Baltimore. Nous n'avons eu aucune action dans les émeutes contre les trains de troupes qui ont fait plusieurs morts. Lincoln n'était pas encore investi, quand Pinkerton a soi-disant éventé ce complot imaginaire et les reporters ne s'y sont pas trompés qui présentent le nouveau Président du Nord comme un couard.

En ce qui nous concerne, nous ne répondons absolument pas à ces fantaisies. Mais si Pinkerton se met en tête de nous espionner, il nous faut absolument savoir où sont ses infiltrés et qui ils sont.

- Soit, mais en quoi sommes-nous concernés ?

- Nous sommes en contact avec le gouvernement français parce que nous avons besoin d'un cuirassé moderne que nous ne voulons pas demander aux Anglais de construire. Il semble que l'affaire puisse se concrétiser. Mais dans le même temps, on annonce que des Français ont débarqué de France à New York pour combattre aux côtés des unionistes. Votre Empereur n'a pas pris position dans ce différend « interne à l'Amérique du Nord » qui pourrait bien tourner à la guerre. Autant dire que votre présence ici en ce moment ne présente pas de signification politique marquée. Vous pourriez très bien, par exemple, proposer de vendre à ce M. Pinkerton des plans d'une partie du dépôt de trains de Charleston et lui proposer vos services comme agent secret. Si vous obteniez qu'il fasse de vous un de ses correspondants, il faudrait bien qu'il vous indique une boîte aux lettres. Il nous suffirait alors de mettre cette boîte aux lettres sous surveillance pour capturer tous ses utilisateurs. Si vous acceptiez le principe de cette mission de quelques semaines, nous pourrions entrer davantage dans le détail de votre orientation de recherche.

- Il reste une question qui me semble bien importante si l'on veut convaincre ce M. Pinkerton de ce que je suis sincère vis-à-vis du Nord : quels vont être mes mobiles d'agir contre la Fédération ? Je veux dire des mobiles crédibles ?

- Vous pouvez vous réclamer de la mémoire du Marquis de Lafayette en souvenir duquel vous prôneriez les idées des lumières et votre aversion de l'esclavage. Mais il faut rester très prudent dans ce cas, parce qu'il reste encore des États de l'Union avec de nombreux esclaves. Mais surtout, montrez-vous sensible à l'argent et flattez ce fat. Si vous lui expliquez qu'il est le seul à vos yeux à être digne de recevoir vos renseignements parce que lui est le mieux placé pour en tirer profit, vous verrez qu'il se laissera prendre par l'orgueil.

- Je pourrai essayer cela. Mais il n'est pas dit que nous irons tous les deux, mon associé et moi, dans le Nord. Il serait préférable que mon ami Tertullien reste en Caroline du Sud pour faire intervenir le consulat de France, si besoin survenait, ... avant qu'il ne soit trop tard.

- Certes. Mais il n'est pas bon que l'Homme reste seul. Hélène peut se faire passer pour une Française sans aucun problème. Ma chère Hélène, accepteriez-vous d'accompagner celui qu'il faudra présenter alors comme votre mari dans ses tournées d'homme d'affaires français dans toute l'Amérique du Nord ?

- Il me faut l'autorisation de Père, Monsieur le Président. Ne perdons pas de vue que si nous sommes identifiés comme espions, c'est le peloton d'exécution sans jugement. Et combien de temps cette mission durera-t-elle ? Et que penserait-on de moi dans notre ville si l'on sait que je me fais passer pour l'épouse d'un homme charmant que je n'ai pas épousé ?

- « *String Puppet* », cette mission ne durera pas plus de quelques semaines et avec un déplacement au Nord de moins d'une semaine. Entre temps nous aurons pu mettre sur pied le bureau spécialisé que sera chargé du contre-espionnage. Nous avons les gens compétents, mais il leur faut installer leurs bureaux locaux. Si le Baron de Berdeilhe peut nous fournir des bases de départ, après nous n'aurons plus de raison de le mettre à contribution. Mais si vous ne voulez pas, rien ne vous y oblige à accepter cette mission. Je vous laisse du temps pour réfléchir. Si vous vous décidez, présentez-vous au Quartier Général des forces de Charleston. Là les gens du général Toutant de Beauregard vous mettront en contact avec le 2^{ème} bureau.¹ Mais prenez donc le temps de la réflexion. Mon cher Francis, » dit-il au Gouverneur, « nous allons pouvoir mettre fin à cette discussion trop sérieuse et jouir du déjeuner que Lucy nous aura fait préparer. En souhaitant que les serveurs ne soient pas aussi chargés de lire le menu. Sauf s'ils sont affranchis, bien sûr. » Un sourire discret ponctue cette remarque.

En quittant le salon, je constate que nous y étions seuls, les deux décideurs politiques confédérés et nous trois, Hélène, Tertullien et moi. Madame Pickers avait fait se retirer les domestiques et les avait suivis. Nous la retrouvons dans la salle à manger où elle a fini de donner ses ordres au maître d'hôtel.

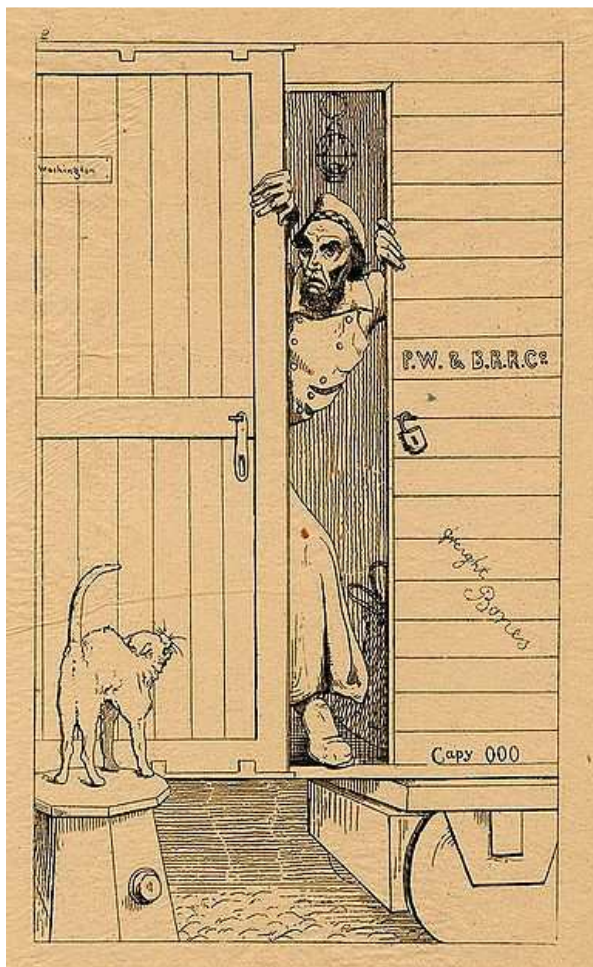
Le déjeuner est agréable et succulent bien que très « sudiste ». En entrée, des « *crab cakes* », ces beignets faits avec de la chair de crabe pris dans la semoule de maïs et passé dans l'huile bouillante. En plat principal, de la viande de tortue de mer préparée en civet au vin rouge et accompagnée de riz de Caroline du Sud. Ce riz vient de Charleston explique Madame Pickers et Hélène renchérit en expliquant qu'elle connaît la plantation où l'on peut observer de magnifiques alligators. Le dessert est un classique gâteau de patates douces onctueux mais tenant toutefois au corps. Suivent des fruits en salade dans la sauce sucrée de laquelle on sent nettement le goût de bourbon et de sirop d'érable dilué. « Nous le faisons venir du Canada », nous précise Lucy Pickers.

Le président a encore beaucoup à faire avant de continuer son voyage. Nous prenons donc congé de lui et lorsque Pickers nous reconduit à la voiture noire qui nous attend devant le perron, il nous serre longuement la main à Tertullien et moi. À Hélène, il fait une bise affectueuse sur chaque joue.

*
* *

De retour à l'Hôtel, nous passons au salon une bonne heure. Lucy et Hélène sont assises sur deux chaises du coin collation où se trouve une table ronde et quatre chaises à haut dossier. Elles bavardent à mi voix. Tertullien est plongé dans l'édition de midi de *The Intelligencer* et je prends sur la table de presse un exemplaire d'un journal satirique local.

¹ Dans les états-majors de cette époque, et cela perdure dans beaucoup de pays on divise le travail entre plusieurs bureaux : 1^{er} bureau, opérations, 2^{ème} bureau, renseignement, 3^{ème} bureau, logistique et approvisionnement. À cette époque, il y a ces trois bureaux dans les forces confédérées en train de se mettre sur pied. Hélas, nombre de fonctions sont assurées par des entreprises privées. Ce malheur durera toute la guerre, nous le verrons par la suite.



Le caricaturiste ne vaut manifestement pas Daumier. Je ne reconnais pas Lincoln dans ce commis de boutique passant la tête à la portière entrebâillée d'un fourgon à bestiaux.

L'article qui accompagne le dessin est des plus méprisants. Manifestement, le rédacteur en chef ne craint pas une victoire de l'Union. Ou alors, comme j'en ai parfois l'impression depuis quelque temps, on préfère faire les flambards en se disant que l'on n'a plus rien à perdre.

Je suis très inquiet de l'évolution de la société sudiste. Pour les personnages les plus riches de la société sudiste, la seule solution reste de mettre de côté le plus d'argent possible en placements hors des États-Unis et de la Confédération des États d'Amérique pour tenter de refaire surface après la guerre qui s'annonce.

C'est dans le domaine du chemin de fer qui va avoir un rôle clé dans cette guerre que se pose le plus grave problème. Et les dirigeants et actionnaires n'ont pas compris qu'ils vont devoir faire des sacrifices et se soumettre à une autorité de l'État dans le but de servir les intérêts collectifs plutôt que leurs sacro-saints dividendes.

Nous prenons le dîner dans le « *living-room* » de la suite. Lucy nous sert le dîner mais le prend avec nous. Elle me regarde d'un air revêché. Au bout d'un moment, je lui demande ce qu'il se passe ?

- Monsieur « *Pierrhube* », vous croyez que je vais vous laisser emmener mon bébé chez les gens du Nord, ces sauvages ? Il n'y a rien à voir là-haut. Vous êtes assez riche pour aller faire votre voyage de noce à Guadeloupe.

- Et vous viendriez avec nous ?

- Et pourquoi pas ? Après votre mariage, Hélène aura besoin d'une camériste. Cela vous évitera de prendre une jolie petite négresse comme tisonnière. Avec moi, vous ne pourrez pas courir le guilledou.

- Encore faut-il que nous mariions pour partir en voyage de nocces... »

Hélène intervient alors. « J'ai expliqué à Lucie que vous allez demander ma main à mon père à notre retour à Charleston. » Tertullien me regarde et son cillement d'étonnement s'éteint aussitôt allumé dans son regard.

- Donc, ma chère Lucie, vous voyez bien qu'il est urgent d'attendre. Mais il se fait tard et il est temps de prendre du repos parce que demain nous partons tôt. Il faut que les bagages soient prêts dès sept heures. Lucie, vous aller vous occuper de ceux d'Hélène tandis que nous trois nous descendons à la réception pour donner nos consignes au concierge.

- Oui, Monsieur. » Elle me regarde d'un air faussement soumis en plantant son regard dans le mien. Je soutiens ce regard qui respire au fond la bonté, je soulève mon sourcil droit et la Bonne Lucie part d'un éclat de rire en levant la main droite d'un geste mou. Elle quitte la pièce en riant en roulant bord sur bord dans ses atours de Madras comme une frégate sous voiles qui prendrait la houle par le travers.

Nous nous regardons tous les trois et je souris. Hélène semble un peu inquiète. « Quelle perle, dis-je. C'est vraiment une seconde maman.

- Un peu envahissante, répond Tertullien. Il va falloir peut-être la remettre à sa place.

- Jusqu'à présent, répond Hélène, elle a toujours su y rester. Vous ne la verrez jamais commettre d'impair devant des tiers. Une fois que nous sommes entre nous, elle est vraiment de bon conseil. Et si on lui demande de se taire elle le fait. Mais on sait de toute façon si elle est d'accord ou non. Nous avons appris, et compris, qu'il faut souvent écouter ce qu'elle a à dire parce qu'elle est en général très bien informée et qu'elle est de bon sens. Et puis elle est très instruite non seulement des « quimboiseries » mais aussi de la science moderne.

- De la science moderne ?

- Je lui enseigné des rudiments de géométrie et l'algèbre. Elle n'a besoin de personne pour envoyer des télégrammes et vérifier que l'employé ne cherche pas à la tromper sur le prix en rajoutant des mots ou des lettres. Vous avez bien vu qu'elle n'a pas la moindre appréhension en montant dans un train.

- Et vous –même, comment avez-vous appris toutes ces choses ?

- D'abord, comme mes frères à l'école de la paroisse. Ensuite, puisqu'il n'était pas question pour moi d'aller à l'université pour des raisons d'ordre pratique, mon père m'a fait donner des leçons par des professeurs particuliers. Et puis un collège annexe de l'université de Columbia s'est ouvert à Charleston et j'ai pu y étudier. Ma mère et moi-même sommes attachées à ce que les femmes soient instruites. Autant que les hommes, même si nos responsabilités dans le ménage de la maison ne sont pas les mêmes. Si nous voulons prendre notre part juste des responsabilités, nous devons être instruites comme l'ont été les femmes à l'époque des philosophes en Europe.

- Mais c'est l'homme qui dirige la famille ! »

Tertullien, plus qu'une profession de foi fait là un constat. Il n'a pas forcément perçu que les choses vont continuer à évoluer. Dans ce pays, Madame Harriet Beecher Stowe avant d'être une militante abolitionniste était déjà une active suffragette. Son livre sur l'abolition est intéressant mais comme tout écrit qui vise à étayer une thèse il manque parfois de nuances. Elle a déclaré un jour à un journaliste genevois de passage : « Soyons réalistes : demandons l'impossible ! » Il me semble que cette formule fera un jour école. Le pauvre Tertullien est sorti du borborygme il y a trop peu de temps. Sa trop courte vie conjugale ne lui a pas permis de mesurer combien une épouse est un pilier de la famille paysanne. Même aux Grands Fonds du Moule.

- Il faut que ceci change, continue Hélène. Le monde moderne perd une précieuse force en confinant les femmes des familles à responsabilités aux seules tâches de broderie et de parade au moment des réceptions. Il y a longtemps que Père et Mère ont compris qu'ils se complètent et s'épaulent. Nous devons donner le signal et l'exemple. Si les femmes des grandes familles accèdent aux responsabilités de manière considérée comme normale, alors pourra-t-on enfin instruire les esclaves et les affranchir pour le bien commun. Et je ne parle pas seulement de la Confédération. Il faut que les femmes votent, il faut que la loi et la constitution accordent les mêmes droits aux gens de cette Nation quelles que soient leur religion, la couleur de leur peau ou de leurs cheveux. Si nous n'avancons pas dans cette direction, alors jamais les États-Unis ne seront le « *melting pot* » qu'ils prétendent être et la Confédération ne sortira pas de son indolence crasse fondée sur l'achat de ce qu'elle ne produit pas. »

Tertullien regarde Hélène d'un air sidéré. Je ne voudrais pas que le ton monte entre ces deux personnes qui me tiennent tant à cœur. J'assiste là à une différence de radicale de point de vue qui s'explique par un vécu profondément différent. Je décide de reprendre la parole un instant.

- Je vous comprends tous les deux. Et en fait vos points de vue ne sont pas éloignés. Simplement, Hélène vit depuis son enfance dans un monde conservateur et, comme ses parents, a décidé d'œuvrer à le faire évoluer. Tertullien, ne penses-tu pas qu'il serait bon que les femmes aient la même instruction que les hommes ?

- Pierre-Hubert, tout va trop vite. Ma femme et moi avons la même éducation et la même absence d'instruction. Nous n'avons jamais vraiment pu aller à l'école. Il a fallu des circonstances heureuses et beaucoup de volonté pour que je puisse faire ce que je fais maintenant et ceci grâce à toi, je le reconnais. Mais qui, chez les pauvres, va pouvoir aller à l'école ? Qui va pouvoir payer pour apprendre à lire et à écrire quand il faut tant de mains pour récolter un petit champ de canne ou descendre les régimes de bananes ou les sacs de café des pentes de la Soufrière jusqu'aux charrettes et chariots et ceci pour quelques sous ?

- Ce que tu es, c'est à toi que tu le dois, pas à moi. Maintenant, il nous va falloir œuvrer de concert pour tenter de faire évoluer les choses autour de nous.

- Autant vider l'océan avec un quart ». Mon associé est un peu désabusé. Hélène rebondit :

- Et alors ? Avec un quart, il faut du temps. Avec cinquante millions de quarts, cela va plus vite. Tu sais, c'est comme une petite chandelle dans la nuit. On en voit la flamme mais la lueur est trop faible pour qu'on aperçoive ce qu'il y a autour. Mais si cent personnes se réunissent chacune avec sa petite lueur, alors on distingue tout ce qu'il y a dans la pièce. C'est comme la mouche qui a refusé de se noyer dans le lait. Elle s'est débattue a agité ses pattes tant et si bien que la crème a fait du beurre et que la mouche est montée sur la motte pour se sécher. Elle s'est reposée et nourrie et est enfin repartie dans les airs. D'autres mouches se sont gavées de lait au lieu de se débattre et se sont noyées pour n'avoir pas lutté pour se sortir de ce mauvais pas. La vraie force est dans l'union de toutes les volontés, si faibles et si dispersées qu'elles puissent paraître au début du mouvement.

- Je me rends. Ce que femme veut, Dieu le veut. » Décidément, mon « ignorant » cite les classiques. Il est vrai qu'il est boulimique de lecture avec une prédilection pour Rousseau et Montesquieu, moins Voltaire que pourtant je préfère. Mais il lit aussi les auteurs modernes, à connotation sociale.

Après avoir parlé de façon sérieuse, Tertullien nous rappelle qu'il faut que nous nous levions tôt demain matin et qu'il serait temps d'aller nous coucher. Nous nous rendons à son avis et regagnons chacun sa chambre.

Peu de temps après, Hélène vient me rejoindre alors que je suis sur le point de me coucher. Elle me demande si j'ai bien l'intention d'accepter la mission que nous a proposée le Président Davis.

- Je ne l'accepterai qu'après que nous aurons régularisé notre situation. Si je vous épouse, j'aurais alors une raison de prendre fait et cause pour la Confédération. En outre, il me faudra tout de même l'aval de mes autorités.

- Pensez-vous l'avoir ?

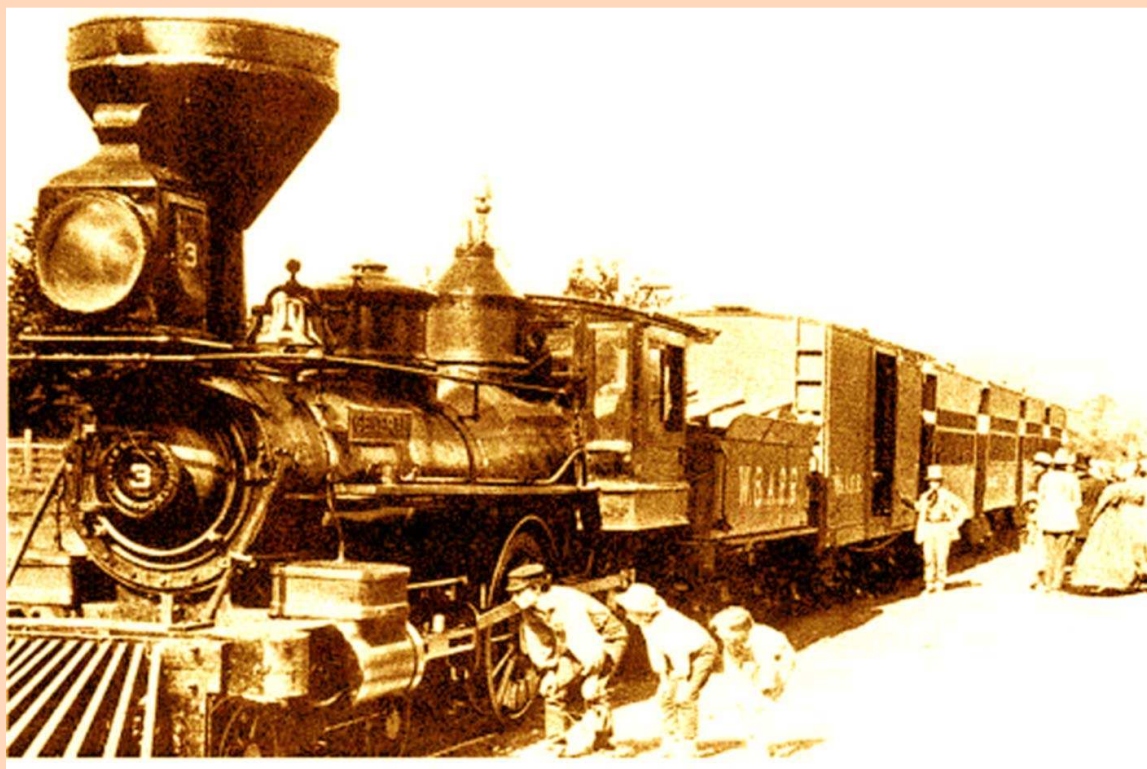
- Cela dépendra de l'avancement de mon gouvernement dans cette affaire. Je vais présenter la chose de façon à la rendre acceptable. Mais il nous faut d'abord prendre du repos pour le voyage de retour vers Charleston. Il faut préparer vos bagages, les miens sont prêts.

- Lucie s'est chargée des miens. Je vous souhaite le bonsoir et à demain, donc. » Nous échangeons deux chastes baisers et nous séparons pour la nuit.

*
* *

À l'heure dite, nous sommes prêts et le commis aux bagages est là avec son équipe. Les formalités sont rapides puisque nous sommes les hôtes du Gouverneur et le petit déjeuner pris nous trouvons la voiture au pied des marches du perron. Le convoi des trois voitures, la

nôtre, celle des bagages et celle des policiers d'escorte rejoint la gare assez rapidement dans des conditions de confort acceptables. Nous nous retrouvons non à la gare centrale mais à la gare du dépôt et du triage. Il y a là un bâtiment des voyageurs tout neuf et accueillant. La Gare n'est pas encore terminée. Il manque des quais, par exemple. Tandis qu'Hélène et Lucie restent dans le salon d'attente, je sors avec Tertullien pour attendre l'arrivée de notre train. À notre grande surprise, non seulement il est arrivé mais il y a déjà apparemment des voyageurs aux côtés de personnel technique qui s'affaire pour les contrôles de routine.



Il s'agit de matériel neuf avec des voitures à l'air confortable.

Les quelques voyageurs présents sont habillés avec élégance et deux adolescents suivent avec attention les explications d'un mécanicien qui leur raconte la magie des pistons et conduites sous pression.

Nous revenons vers le salon d'attente où Hélène et Lucie sont prêtes. Hélène m'annonce qu'elle a fait envoyer un télégramme à Charleston. Nous sommes sur le point de nous approcher de notre voiture suivis par un portefaix qui tire un chariot à main portant notre bagage. Comme nous n'avons rien de volumineux il va loger nos sacs dans les filets au-dessus de nos sièges. Nous sommes donc sur le point de nous rendre au train quand un homme qui sent son militaire en civil s'approche de nous avec circonspection. Il s'enquiert de notre identité et me prend à part dans le bureau du télégraphe.

- Connaissez-vous ce type d'appareil ? »

Il exhibe un cadran en maillechort constitué de deux cercles concentriques pivotant et gravés de lettres. Je reconnais immédiatement une version simplifiée de disque de chiffrement d'Alberti. Ce sont surtout les marquages qui m'interpellent : en rouge et en gothique le disque central porte le sigle CSA avec au-dessous le bigramme « S. S. ». J'ai peur

de comprendre. Ils n'oseraient tout de même pas marquer en clair que ce matériel appartient au service secret.

Eh bien si ! Le major officier du chiffre me confirme qu'il s'agit bien de l'abréviation de *Secret Service*.

Je pense à mes instructeurs en chiffrement qui m'ont enseigné les bases avancées de l'emploi de ce style d'accessoires. Les disques français ne portaient aucune autre inscription que les lettres et les chiffres. Rien qui puisse identifier le service d'appartenance du matériel. Je note que les chiffres ne sont pas pris en compte dans la machine américaine. Il me semble que ce genre de machine simplifiée ne doit pas donner un cryptage compliqué. Mais il faut choisir un algorithme astucieux pour éviter le cassage du chiffrement par analyse des fréquences d'emploi des lettres. Par exemple si on se contente de laisser un décalage constant, il est facile, en notant le nombre de fois que chaque lettre se retrouve dans le texte codé d'identifier le "e" qui est la lettre la plus employée que ce soit en français ou en anglais.



En principe il faut faire en sorte que la même lettre ne soit pas codée deux fois avec la même substituant. Avec ces disques simples, il faut donc en rester aux messages courts. Il est déjà assez long de faire transmettre en morse les lettres d'un message, si en plus on doit se tordre le cerveau pour vérifier qu'une lettre n'est pas codée deux fois de la même manière... Pour les rapports de synthèse, je préfère utiliser l'acheminement sécurisé d'un document en clair.

J'examine donc cette petite machine à chiffrer et la rends à son détenteur légal.

- Il s'agit d'un dispositif de codage par le principe des disques d'Alberti. J'ai déjà utilisé ce genre de machine. Il s'agissait de faire transmettre par le télégraphe Chappe des superficies de parcelles de terrain au service du cadastre français.

- Donc vous transmettiez aussi des chiffres.

- Oui nous avons des disques alphanumériques.

- Nous, nous affectons une valeur chiffrée à dix lettres et elles sont annoncées dans le texte décrypté par un mot code qui apparaît après la remise en clair. On sait donc alors qu'il faut non pas transcrire la lettre par une lettre mais bien par sa contre-valeur en chiffre. Je tenais à savoir si vous étiez familier de ce genre d'appareil. Je vous remercie. Sachez que ces appareils sont exactement identiques à ceux qu'utilisent les yankees. Et pour cause, ils servent à l'armée, la police, les banquiers enfin à tout ceux qui ne souhaitent pas que leurs messages soient interceptés au hasard de l'acheminement par le câble télégraphique. »

Ayant pris congé de ce valeureux militaire, je rejoins les autres pour nous transporter vers nos places dans le train. Nous sommes silencieux parce que nous nous demandons tous, j'en suis sûr, dans quelle trappe nous allons tomber.